Séquences La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE

La marche impériale

Stéphane Michaud

Numéro 238, juillet-août 2005

Star Wars

URI: https://id.erudit.org/iderudit/47924ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé) 1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Michaud, S. (2005). La marche impériale. Séquences, (238), 37-37.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/



LA MARCHE IMPÉRIALE

« Star Wars, M'a Rendu Ri-che, Payé Ma Mai-son, Et Une Voiture... » Ces paroles fictives sur l'air de Star Wars, George Lucas, en 1977, aurait été bien en droit de les entonner, mais que dire de son musicien? Non pas que John Towner Williams à l'époque ne fut point déjà un professionnel respecté de l'industrie, fraîchement oscarisé pour Jaws l'année précédente...

Stéphane Michaud

ais enfin, il faut bien admettre qu'après cela, il s'est produit chez ce compositeur aguerri quelque chose comme une éclosion, une sorte d'explosion aux plans créatif et symphonique, qui profitera à d'autres superproductions (Superman, Raiders of the Lost Ark) et dont le space opera de Lucas aura servi de détonateur. Bien en prit à ce dernier, qui tenait à ce que sa saga futuriste, hommage actualisé aux serials et autres films d'aventures de l'âge d'or de Hollywood, ne finisse pas affublée de clichés borborygmes électroniques, encore moins de chansons, mais au contraire, bénéficie d'un score à l'avenant, purement instrumental, digne avatar des généreuses esbroufes orchestrales d'un Korngold ou Steiner, ce qui lui conférerait,

crovait-il à raison, davantage de force (sans jeu de mots...) et de crédibilité. Car le vocabulaire musical touffu et agité de Star Wars symbolise bien entendu le triomphe de l'approche wagnérienne stricte et du leitmotiv, à la fois ciment de l'action et repère auditif pour le spectateur, technique pas tout à fait disparue, mais tout de même un peu moribonde et décalée en cynique décennie 1970... cette L'aboutissement de ce naïf et dynamique retour aux sources? Quatre millions de copies de la bande originale écoulées dans les mois qui suivirent, du jamais vu pour un album de cette nature, un troisième Oscar pour Williams - dont, évidemment, Lucas ne saura se passer pour les épisodes

subséquents -, et surtout, un regain d'intérêt généralisé pour le son symphonique à l'écran, lequel persistera au moins quelques années, et dont les échos positifs, par le biais de rééditions discographiques d'antiques chefsd'œuvre, par exemple, se répercutent encore aujourd'hui.

... le vocabulaire musical touffu et agité de Star Wars symbolise bien entendu le triomphe de l'approche wagnérienne stricte et du leitmotiv, à la fois ciment de l'action et repère auditif pour le spectateur...

Dès les premières mesures épiques de ce qu'il est convenu d'appeler désormais l'Épisode IV (A New Hope), fanfare entrée dans la culture populaire et interprétée avec maestria par le fidèle Orchestre symphonique de Londres, le ton est donné, qui emprunte tant aux fougueuses cavalcades à la

Errol Flynn qu'aux Planètes de Gustav Holst, par ses staccato dramatiques et ostentatoires... Il s'agit en fait, l'aura-t-on oublié, d'un des trois thèmes principaux du premier film, associé au personnage de Luke Skywalker, les deux autres étant réservés à la Princesse Leia, ballade délicieusement romantique, et au concept de la Force, noble signature récurrente des deux trilogies... Il faudra attendre l'Épisode V, The Empire Strikes Back (1980), pour que notre vilain préféré, Darth Vader, ait droit lui aussi à sa propre étiquette sonore, implacable et irréductible « Marche impériale » au cœur de ce sombre et vaste édifice organique qui, avec la candeur de ses nouvelles mélodies (Yoda, «Han et la princesse »), la richesse de ses enlevantes variations, l'envergure

et la complexité de ses enchevêtrements thématiques et harmoniques, constitue toujours, à l'instar du film, le mètre étalon de toute la série... Narrativement comme musicalement, l'Épisode VI (Return Of The Jedi, 1983) déçoit quelque peu, mollasson recyclage d'idées, dans les deux cas, des opus précédents, auquel s'ajoutent tout de même quelques thèmes originaux: ludique pour les Ewoks, élégiaque pour «Luke et Leia» et lugubre pour l'Empereur.

Durant les seize années séparant la première de la seconde trilogie, John Williams, tout en conservant au cinéma son écriture si caractéristiquement tonale, cuivrée, « américaine », aura

forcément évolué et se sera graduellement éloigné de ce type de compositions hyperboliques et innocentes, davantage préoccupé de nuances et de textures que de virtuosité programmatique, et c'est pourquoi, malgré la froideur académique de sa contribution à l'Épisode I (The Phantom Menace, 1999), il demeure néanmoins émouvant de le voir revenir ici à la franchise qui avait fait sa gloire, démontrant par ailleurs avec son puissant «Duel of the Fates» façon Prokofiev qu'il n'avait pas complètement perdu la main... Visiblement ragaillardi, le musicien livre pour l'Épisode II (Attack of the Clones, 2002) un score nettement plus enthousiasmant, où les accelerando et presto habituels côtoient un superbe thème d'amour (« Across the Stars »). cousin éloigné du Williams «école anglaise » de Jane Eyre (1970)... Résurgence des thèmes premiers, prédominance des chœurs et ambiances de Dies Irae : la boucle est bouclée avec l'Épisode III, Revenge Of The Sith (2005), qui démarre sur les chapeaux de roues et s'achève par une récapitulation royale et sereine, le temps, pour l'indispensable John Williams, d'un ultime coucher de soleil binaire... §

